

Mihai Chirilov
« Mr New-Wave » — Chronique d'une mort annoncée

Guilhem Caillard

Number 280, September–October 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67383ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caillard, G. (2012). Mihai Chirilov : « Mr New-Wave » — Chronique d'une mort annoncée. *Séquences*, (280), 12–14.

Mihai Chirilov

« Mr New-Wave » — Chronique d'une mort annoncée

*Voilà dix ans, la Roumanie était à la traîne du secteur des festivals de cinéma internationaux: aucune manifestation n'était en mesure de représenter le pays et d'offrir une visibilité à des œuvres étrangères autrement inaccessibles. Pire: 2000 fut une année noire, pas un seul long-métrage roumain ne vit le jour. Vinrent alors des temps plus fastes, l'émergence de la « Nouvelle Vague roumaine » et de ses grands succès cannois, dominés par la Palme d'or remise à Cristian Mungiu (**4 Months, 3 Weeks and 2 Days**, 2007). Tout est allé vite, et l'effervescence aidant, la profession ne se serait pas mobilisée avec autant de ferveur si le Transilvania International Film Festival (TIFF) n'avait jamais vu le jour. Fondée en 2001, et ayant lieu chaque année en juin dans le décor champêtre de Cluj en Transylvanie, la manifestation impressionne par son dynamisme et son caractère majeur.*

Propos recueillis par **Guilhem Caillard**



Derrière autant d'éclectisme, de partis pris, d'innovation et d'acharnement, s'illustre la personnalité haute en couleur d'un passionné: le directeur artistique Mihai Chirilov, présent depuis les débuts. Son analyse sur l'évolution du festival et les récents accomplissements du cinéma roumain est riche d'enseignements. D'autant que cette année, le programme et critique se veut nuancé: il annonce la mort de ce qu'il surnomme « Mr New-Wave », le cinéma roumain étant désormais prêt à s'engager sur de nouveaux territoires...

Commençons avec Alex Leo Serban, dont vous avez plusieurs fois parlé: qui était-il?

Alex était le critique roumain le plus connu, mort à 51 ans. Il écrivait sur le cinéma depuis vingt ans. Son approche était différente, à l'opposé de la plupart des critiques qui écrivent encore en Roumanie. Lorsqu'il parlait des films, il faisait référence à d'autres domaines. Académique lorsqu'on le lui demandait, il pouvait aussi bien écrire avec légèreté. Il était capable d'offrir à n'importe qui ce qu'il attendait. Il adaptait son discours en fonction de ses lecteurs et faisait preuve d'ouverture.

Quelle est la situation de la critique cinématographique aujourd'hui en Roumanie?

Pas très glorieuse. L'approche critique des arts se perd. C'est une tradition autrefois forte qui s'effrite. Il existait des publications réputées dédiées à la culture, le monde des arts, la vie mondaine. De grands connaisseurs écrivaient. Pendant le régime communiste, nous n'avions accès qu'à des œuvres de propagande et à certains films hollywoodiens considérés comme « politiquement non dangereux ». Après la révolution de décembre 1989, des personnalités comme Alex sont entrées en scène. Tout est redevenu possible, c'était la folie. Je faisais des études en polytechnique, et suis rentré dans le monde de la critique comme un nouveau hobby auquel je n'aurais jamais

eu accès avant. J'ai débuté dans une période magnifique. Je travaillais pour *Pro-Cinéma*, un magazine édité par un groupe médiatique important, mais aussi pour *Republic*, une revue indépendante dirigée par des architectes passionnés qui avaient leur propre revue d'architecture, mais s'étaient aussi lancés dans un journal cinématographique et musical. Ces deux magazines ont disparu en dix ans. J'ai une explication. Après la fin de Nicolae Ceausescu, un nombre croissant de films étrangers est apparu; de plus en plus de gens se sont sentis juges, s'arrogeant le droit de dire si tel film devait, ou pas, être vu. Au sein des rédactions de ces revues, les avis se sont confrontés. On entendait les directeurs de publication reprocher aux critiques d'avoir donné huit étoiles au dernier Almodóvar, alors que le film n'en valait, selon eux, aucune. C'est vite devenu un milieu artificiel, sans la prise de recul nécessaire, peut-être aussi parce que tout est allé trop vite. Les rédactions ont éclaté pour de bêtes histoires de désaccord, et les revues sont mortes. Le travail d'un critique est de critiquer, que l'avis sur le film soit bon ou mauvais, cela doit être son avis. Ce phénomène s'est étendu à tous les périodiques, mais aussi aux cahiers culturels des quotidiens. Combien de fois ai-je rencontré des rédacteurs en chef qui me disaient d'éviter de juger un film? On me demandait de parler du contexte, d'écrire trois mots sur l'histoire et les acteurs, point final. C'est ainsi que la critique cinématographique a disparu progressivement du paysage roumain.

Peut-on croire à une renaissance aujourd'hui?

Cela n'arrivera pas. Personne n'a été assez malin pour mettre à profit la critique en même temps que la renaissance du cinéma roumain des années 2000. La masse critique ne s'est jamais réellement reconstruite. C'est comme si chacun avait raté sa chance. Le magazine *AperiTIFF*, dont la dernière édition a été lancée à l'occasion du festival de Cluj, est une exception. C'est une initiative institutionnelle, financée par le Romanian Cultural Institute dans le cadre du TIFF: le budget est confié par l'État pour promouvoir la culture roumaine à travers le monde. C'est pourquoi ce magazine est en anglais. L'approche n'est pas purement critique. Il s'agit de parler des œuvres et des talents capables de représenter la Roumanie à l'étranger. Ces magazines sont destinés au circuit relativement fermé des professionnels internationaux.



«Dorénavant, il y aura deux types de créateurs : ceux qui continueront à marcher sur les traces des premiers films... puis les autres, plus radicaux...»

Dans le dernier numéro, vous mentionnez justement «The Death of Mr New-Wave»...

Il ne s'agit pas de la mort du cinéma roumain, mais bien d'un «Mr New-Wave». C'est la fin d'un label, une sorte d'«appellation d'origine contrôlée». Il y a eu (et il y aura encore) jusqu'à cette année à Cannes où le dernier film de Mungiu, *Beyond the Hills*, a reçu des prix, de grands gagnants dans notre cinéma, des talents exceptionnels. Désormais, la labellisation de notre cinéma ne fonctionne plus. Nombreux sont ceux qui ont profité du phénomène : lorsqu'un critique international a lancé l'appellation «Nouvelle Vague roumaine», les cinéastes d'ici, encore inconnus, ont vite fait de se rallier à la cause et de profiter de ce vent de reconnaissance. Aujourd'hui, ils sont devenus célèbres et cherchent autre chose. Nous ne parlerons plus de la «Nouvelle Vague roumaine». Nous ne chercherons plus à établir des connexions entre les créateurs, à analyser des thématiques communes, etc. Les Christian Mungiu de ce monde veulent se singulariser, être considérés comme des VIP à l'international. C'est compréhensible, d'une certaine

façon. Mais pas totalement : nous sommes dans un pays où la corruption règne et où les institutions tournent mal. L'union fait la force, et que se passera-t-il maintenant que chacun veut agir de son côté, pour sa propre gueule ? Cela conduit à une seconde constatation : la mort de «Mr New-Wave» pourrait mener à la naissance d'une «Miss New-Wave». Car il y a de plus en plus de cinéastes, et plus de la moitié des courts métrages présentés cette année au TIFF sont réalisés par des femmes, ce qui est assez inhabituel.

Everybody in our family (*Radu Jude*, 2012) ou Best Intentions (*Adrian Sitaru*, 2012) reprennent le style «Nouvelle Vague roumaine» : découpage narratif du temps avec intertitres, drames plantés dans la sphère familiale, décors intérieurs. Par contre, l'autre génération dont vous parlez semble chercher de nouveaux territoires formels, comme avec l'étonnant film d'animation *Crulic*, sur un expatrié roumain injustement emprisonné en Pologne, de plus réalisé par une femme, Anca Damian.

C'est vrai qu'il y a dualité entre deux tendances. Le cinéma roumain continue à produire ces œuvres qui se déroulent en une journée, qui évitent les détails trop révélateurs — des gros plans sur les visages, par exemple. Règne, dans ce cinéma des dix dernières années, la crainte de trop vouloir guider les réactions des spectateurs. Tandis qu'à côté, de nouvelles directions sont prises : *Of Snails and Men* (Tudor Giurgiu, 2012) est une comédie populaire comme on n'en avait pas vu depuis longtemps, et pourrait faire partie des rares succès locaux ; il y a aussi *A Dream's Merchant* (Bogdan Ilie-Micu, 2012), un film de trois heures fait de photographies de voyage : du jamais-vu ici ! Dorénavant, il y aura deux types de créateurs : ceux qui continueront à marcher sur les traces des premiers films de Mungiu et Christi Puiu (*The Death of Dante Lazarescu*, 2005), puis les autres, plus radicaux, qui veulent essayer de nouvelles esthétiques et une approche davantage axée sur le public, parfois de façon «démodée». *Of Snails and Men* est vraiment dans cet esprit : on faisait ce genre de comédie à Hollywood en 1950.

Le succès potentiel de *Of Snails and Men* semble être une exception. La performance des films roumains en Roumanie est-elle à ce point mauvaise ?

Un désastre, c'est 1000-2000 entrées : les films roumains en sont là. Un succès serait 20000 entrées. C'est pourtant peu : la Roumanie, avec ses 22 millions d'habitants, est le septième pays le plus peuplé d'Europe ! On en revient au troisième aspect du phénomène «Death of Mr New-Wave» : le financement du cinéma. Moins d'argent est consacré à la création. C'est un scandale parce que le cinéma roumain a reçu les plus grands honneurs à l'étranger, de Cannes à Locarno en passant par Venise, Rotterdam, Berlin. C'est en France que notre cinéma est le plus apprécié et «consommé». Dans ce contexte, le bon sens voudrait que l'État continue à investir. C'est d'autant plus frustrant que les subventions allouées pour la production disparaissent parfois on ne sait pas trop où. Tandis que la Hongrie et la République tchèque ont installé des moyens pour attirer sur leur territoire des tournages étrangers, rien n'a été fait par Bucarest.



Aucun programme d'incitatifs fiscaux pour séduire les studios américains n'existe en Roumanie, contrairement à nos voisins qui réinvestissent l'argent récolté dans la production locale. Le Centre national de la cinématographie roumaine ne finance que deux projets de premier film par an, et n'offre aucune aide à l'écriture d'un premier scénario. Les subventions sont des aides au tournage exclusivement, comme si un film ne se préparait pas longtemps avant, puis longtemps après, avec sa mise en marché. Rien n'est fait pour la formation professionnelle. Alors oui, ensuite, tout est lié, et le public roumain n'est pas au rendez-vous : en vingt ans, le budget annuel destiné au cinéma pour un Roumain moyen a augmenté d'à peine un Euro. C'est effrayant. Il n'y a que les critiques internationaux qui sont les premiers à remarquer le potentiel du cinéma roumain. Un cinéma national sans public national a de quoi s'inquiéter.

«Ce festival permet de rester présent sur le secteur. Et cela fonctionne : le public parle de nous, la Lincoln Center Film Society nous accueille en grand... »

Vous êtes là depuis les débuts du TIFF : qu'est-ce qui a fait de cette initiative à l'origine modeste l'événement qu'on connaît aujourd'hui ? En 2000, il n'y avait aucun film roumain. Vous imaginez, zéro film québécois produit pendant une année ? C'était un constat fou. Et puis, un inconnu, Cristi Puiu, est arrivé avec *Stuff and Dough* (2001), présenté à Cannes. Certains d'entre nous ont réalisé que nous traversions un moment clé, d'autres non. Certains ont vu la naissance d'une nouvelle forme d'expression, tandis que d'autres décriaient un cinéma sans intérêt et ennuyant. Parallèlement, la même année, est sortie une comédie de Nae Caranfil, intitulée *Philanthropique*. Ce cinéaste travaillait déjà dans les années 1990, et il faisant des «feel good movies» populaires à la roumaine. Ce fut le dernier grand succès pour un film roumain au pays : 200 000 spectateurs. Face à ces deux films différents, une réflexion s'est entamée dans l'industrie.

Tudor Giurgiu m'a contacté. J'étais actif, et voyageais beaucoup dans les festivals de cinéma internationaux. Il était question de créer un festival de films qui serait le premier grand événement international de ce type, avec des sections compétitives, etc. Mais comment un festival pouvait-il être légitime dans un pays où la production était si faible ? Nous avons alors misé sur la production internationale, de nombreux films étrangers étant inaccessibles en Roumanie. Nous voulions créer un exemple pour la production nationale, relancer la création chez nous. En parallèle, le succès du cinéma roumain à Cannes nous a aidés à prendre de l'importance et à affirmer notre pertinence.

Pourquoi avoir choisi la ville de Cluj pour le festival ?

Nous aurions pu choisir Bucarest, la capitale, facile d'accès. Mais Tudor, étant natif de Transylvanie, avait des connexions à Cluj. Nous avons comparé les chiffres de fréquentation des cinémas, réalisant que la population de Cluj allait deux fois plus au cinéma que celle de Bucarest. La ville est très étudiante. Elle offre un contexte festif et familial, de taille humaine.

Vous intervenez aussi auprès de Corina Suteu, directrice du Romanian Cultural Institute à New York, pour le Romanian Film Festival in NY qui célèbre son septième anniversaire. Est-ce important d'être présent sur le territoire nord-américain ?

C'est fondamental. Nous ne cherchons pas à obtenir des résultats drastiques, nous n'en avons d'ailleurs pas les moyens. Les marchés nord-américains sont des forteresses. Ce festival permet de rester présent sur le secteur. Et cela fonctionne : le public parle de nous, la Lincoln Center Film Society nous accueille en grand. Une critique dans le *New York Times* peut vraiment faire la différence pour la carrière d'un film aux États-Unis. À New York, les spectateurs aiment beaucoup qu'on leur dise quoi aller voir. En Roumanie, tout le monde se voit comme un petit professionnel de la question, et a sa propre opinion avant même d'avoir vu le film. C'est culturel. Le travail est différent. J'en tire chaque année de l'expérience, une belle dose de recul, de la force et de l'inspiration pour mes prochaines initiatives. 📍